



HAL
open science

LOGIQUE NARRATIVE ET ACTE DE LANGAGE

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

Jean Robert Rakotomalala. LOGIQUE NARRATIVE ET ACTE DE LANGAGE. 2017. hal-01660020

HAL Id: hal-01660020

<https://hal.science/hal-01660020>

Preprint submitted on 9 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉSUMÉ

Cet article tente de résoudre l'aporie méthodologique entre la généralisation de la performativité à tous les énoncés face à l'impossibilité de ranger dans l'illocutoire les insultes ou la flatterie comme le soutiennent les textes de Ducrot et d'Anscombe. La solution que nous apportons à cette aporie méthodologique est l'introduction de l'algorithme narratif dans l'évaluation de l'illocutoire de telle manière que les énoncés qui ne rentrent pas dans la généralisation ne soient plus renvoyés dans le perlocutoire, une notion qui ne peut pas relever de la linguistique.

Mots clés : performativité, illocutoire, algorithme narratif, fuite du réel

ABSTRACT

This article attempts to resolve the methodological aporia between the generalization of the performativity all utterance facing impossibility to store in the illocutionary insults or flattery as it is supported in Ducrot and Anscombe texts. The solution that we bring to this methodological aporia is the introduction of the narrative algorithm in the evaluation of the illocutionary so statements that do not fit in the generalization are no longer return in the perlocutionary, a notion that cannot fall under linguistics.

Key words: performativity, illocutionary, narrative algorithm, the real leak

Les disciplines en sciences humaines ne doivent pas être cloisonnées comme cela se passe entre la pragmatique et la sémiotique. Le point fort de la sémiotique est l'adoption du principe d'immanence à travers la logique narrative ou plutôt, à travers la narrativité. La logique narrative comme transformation d'état date d'Aristote (1985). La logique narrative s'adresse à l'intelligible et non au sensible ; c'est-à-dire qu'elle s'adresse au sens linguistique ou à la sémosis au lieu d'être une mimésis du réel ; au lieu d'être une simple conversion du sensible en unité linguistique. Ce qui nous permet de dire qu'une fois le monde narrativisé la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile.

Pourtant, dès la naissance de la linguistique moderne cette fuite du réel dans le discours est par deux fois annoncée comme étant le cœur de la linguistique. Une première fois, quand SAUSSURE dit que *la langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982[1972], p. 157).

Cette évacuation de la substance est une avancée majeure du point de vue de l'épistémologie, car elle permet de faire la différence entre la langue et ce qu'elle désigne. Cela n'empêche que beaucoup de théories linguistiques, notamment dans le domaine de

l'acquisition d'une langue étrangère, confondent encore la substance et la forme : au lieu de parler du mécanisme linguistique, elles s'attachent à expliquer ce que la langue désigne.

Or, il se trouve que la démonstration de cette prééminence de la forme au niveau du signifiant est très aisée. On peut écrire la lettre « A » avec n'importe quelle substance : de l'encre de toutes les couleurs et de toutes les qualités, du sable, de la pierre (monument) du fer, de l'or, du bois, de l'argile, etc... mais seule la forme est pertinente. Ici, il y a plusieurs substances pour une seule forme.

La démonstration est moins évidente au niveau du signifié car elle prend la direction symétriquement inverse : une seule substance mais plusieurs formes. Ainsi, nous pouvons comprendre que la substance arbre prend toujours, soit la forme d'un peuplier, soit celle d'un manguier, soit celle d'un eucalyptus ; etc...

Selon un autre point de vue, l'arbre est une conjonction de formes reconnues comme racines, tronc, branches et feuilles. Ici encore, l'exemple marque la prééminence de la forme en marquant ses différences en face des autres végétaux. Cette double articulation de la forme est résumée ainsi, avec son style propre, par Robert LAFONT :

« La praxis linguistique rend compte du réel en transférant à l'« unité de typisation » toutes les occurrences dont la variété n'importe pas au message, en ramenant à l'« unité de hiérarchie signifiante » toutes les occurrences présentes en une. Le praxème ne produit du sens qu'en ce qu'il est cette double unité » (LAFONT, 1978, p. 134)

Puis quand SAUSSURE, nous apprend que *dans le langage il n'y a que des différences* (SAUSSURE, 1982[1972], p. 166), non seulement, il nous indique qu'il y a fuite du réel mais que surtout, il nous embraye dans la logique narrative dont une des meilleures définitions est celle-ci :

« Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques. » (TODOROV, 1971-1978, p. 50)

Dès lors, définir la théorie de l'énonciation comme une théorie de l'action, c'est définir la logique narrative comme étant au cœur des actes de langage ; parce que l'action se juge sur la transformation qu'elle opère. L'action du laboureur, est par exemple, de transformer un terrain inculte en un autre susceptible de recevoir du semis.

La différence entre l'acte de langage et celui du laboureur est que l'action du laboureur s'évalue par la référence mondaine marquée par la différence d'état du champ avant et après le labour. Par contre, dans les actes de langage, il ne faut pas introduire, de quelque manière que ce soit, la référence mondaine, si l'on veut maintenir le principe de la sémiologie qui s'adresse à l'intelligible et non au sensible.

Plusieurs arguments militent en faveur de la sémiotique contre la mimésis. Mais nous allons ici en évoquer deux seulement.

Le premier argument est un problème actuel dans le mécanisme didactique mis en place dans l'acquisition des langues non maternelles qui dérive du mécanisme d'acquisition des langues maternelles. Il n'est plus à démontrer que quand l'enfant est au stade de maîtrise phonologique, son activité consiste à demander le nom des choses. La réaction des adultes à ce désir d'étiquetage est hautement pédagogique – consciemment ou inconsciemment – car nous utilisons le déterminant indéfini : *ça, c'est un arbre* ; pour signaler à l'enfant que l'arbre est une classe dont les éléments (infinis) sont définis par une forme. Évidemment, si l'objet de la quête de l'enfant n'existe qu'en un seul exemplaire, l'adulte utilise automatiquement le défini : *ça, c'est la lune*.

Nous en concluons que notre usage de l'indéfini n'a pas pour mission de subsumer des référents mais de créer des concepts qui sont impossibles sans le truchement du langage. NIETZSCHE appelle cette création de concept « oubli » qui se base sur l'idée que la naissance de la langue n'est pas un processus logique, donc mimétique de la réalité, mais une fiction. Une fiction qui consiste à oublier :

Tout concept – dit Nietzsche – naît de la comparaison de choses qui ne sont pas équivalentes. S'il est certain qu'une feuille n'est jamais parfaitement égale à une autre. Il est tout aussi certain que le concept de feuille se forme si on laisse tomber arbitrairement ces différences individuelles en oubliant l'élément discriminant (DI CESARE, 1986, p. 98).

Ce que nous reprochons alors à la didactique des langues non maternelles, c'est de vouloir analyser le référent à partir du langage qui n'est qu'une fiction, au lieu d'étudier le mécanisme de langue en question qui forme des concepts et non des choses. Nous nous retrouvons alors devant le paradoxe suivant : la prétention est d'étudier la langue, mais en fin de compte, c'est ce que désigne la langue qui est étudié. Nous verrons plus loin que la pragmatique n'est pas à l'abri de ce paradoxe.

Pourtant, ici et là, certaines postérités de SAUSSURE ont montré la pertinence de l'autonomie linguistique, parmi celles-ci, il y a Jean PETITOT nous apprend que le signifiant est une marque distinctive (dans la langue, il n'y a que des différences) qui déclenche des programmes d'action. (PETITOT, 1981, p. 32)

Cette dernière remarque nous amène au deuxième argument : la fiction narrative.

Quand nous lisons dans un roman les actions des personnages conçus par l'auteur (personnages et actions) nous ne nous demandons pas si leur référent existe vraiment. D'ailleurs, il faut se rappeler qu'en grec, *personae* veut dire masque, celui que les acteurs de tragédie antique mettent sur leur visage pour jouer le rôle de tel ou tel actant dans le récit, et qu'ils laissent tomber, pour retrouver leur propre visage, une fois la pièce terminée.

C'est cela la fiction narrative qui laisse tomber dans l'oubli les différences entre le masque et celui qu'il représente : le monde sensible. En conséquence, ce qui nous retient dans

la tragédie, et partant dans tout récit, qu'il soit fictionnel ou historique, n'est nullement une mimésis de la réalité, ni une certaine adéquation du langage au réel ; mais au contraire, une logique narrative qui relève de l'intelligible dans l'étalement sur un même niveau d'un état de chose et son contraire.

Appelons cette logique narrative signification horizontale dans la mesure où elle noue et sépare en même temps les contraires. Il y a nœud parce que la logique temporelle du récit fait apparaître un état de chose à l'initial et son contraire à la fin et, en même temps, il y a séparation parce que l'état initial est différent de l'état final. Ainsi, la signification horizontale s'inscrit dans une temporalité close caractérisée par un commencement absolu et une fin absolue à l'intérieur de laquelle une figure du monde s'affiche comme étant la même et projette son contraire. C'est ce que nous résume l'aphorisme 2.0123 de WITTGENSTEIN :

Si je connais l'objet, je connais aussi l'ensemble de ses possibilités d'occurrence dans des états de choses. (Chacune de ces possibilités doit être inhérente à la nature de cet objet.) Il n'est pas possible de trouver de surcroît une possibilité nouvelle. (WITTGENSTEIN, 1993 [1922], p. 34)

C'est pour cette raison que toute introduction du destinataire – de quelque manière que ce soit – dans l'évaluation des actes de langage est une perturbation de la théorie. Illustrons notre point de vue par deux exemples.

Quand un enfant – et même un adulte – voyant sa mère s'éloigner de quelque façon que ce soit, crie : *maman* ; cette énonciation n'a pas pour vocation d'identifier sa mère, mais plutôt, en s'inscrivant dans la temporalité close de la narrativité, elle dessine un schéma dans lequel sa mère cesse de s'éloigner et revient auprès de lui, mais il faut noter que le schéma est dans le langage et non dans la réalité. C'est ainsi que dans la logique narrative les contraires se diffèrent l'un et l'autre pour manifester les actes de langage. L'absence de la mère est une présence différée, et l'énonciation *maman* a pour mission de convertir au sein de la logique narrative cette absence en présence selon la catégorie du désir. Il est hors de question de vérifier dans le monde sensible cette conversion, puisque d'une part, tout le monde admet que les actes de langage échappent à la véridiction, ils sont tout simplement au sens plein du verbe « être ». D'autre part, cette vérification ne peut pas être la tâche du linguiste dont le matériau est fait de différences.

Cette fuite du réel dans la signification horizontale, donc dans les actes de langage nous amène au deuxième exemple d'illustration.

L'écriteau suivant est lisible sur de nombreux portails « Chien méchant ». Il n'a pas pour mission d'attester de la présence de cet animal qualifié dans le domaine, sinon, on ne voit pas pourquoi le propriétaire en reste là mais n'ajoute pas la liste des autres objets y présents. La raison en est que l'écriteau est une forme d'avertissement (implicite) qui s'inscrit dans une logique narrative selon laquelle l'individu imprudent peut passer de l'état entier vers un état amputé – ou tout au moins diminué – s'il s'aventure dans le domaine. C'est cela la forme de la substance « avertissement » : une logique narrative.

Si GRÉIMAS parle de narrativité généralisée, c'est dans le sens précisé par le passage suivant qui nous permet de dire que la narrativité est l'essence du langage ; si l'on ajoute à cela que la performativité généralisée assigne à tout énoncé, au moins un acte de langage, il y a lieu de dire que narrativité généralisée et performativité généralisée sont une seule et même chose parce qu'elles participent de la même fuite du réel :

La perspective greimassienne de la cognition permet de postuler que le mode narratif du traitement des informations sensorielles et de leur organisation en structures narratives par l'entremise d'un « parcours génératif » constitue un trait fondamental de l'esprit et peut être considéré comme une extension de l'expérience sensorielle dans le domaine de la pensée abstraite. On retiendra que cette théorie est une « théorie intégrée », car elle tente d'expliquer la sémiotique en termes d'un complexe corps / esprit / discours. La signification commence par le corps, est transférée à l'esprit, et finit dans le discours. (DANESI, 1996, p. 30)

Pourtant, ce n'est pas ainsi que les tenants de la pragmatique défendent les actes de langage. Le référent absent de la définition des actes du langage y fait un retour subreptice quand il s'agit d'exemplifier. Prenons d'abord connaissance de la définition des actes de langage chez DUCROT :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1981, p. 30)

Cette définition est conforme en tout point à notre idée de fuite du réel dans le langage. En effet, une image de l'énonciation est quelque chose qui se déduit par catalyse d'une règle. Quand dans une métaphore, on décide qu'un homme est un lion. C'est une fiction car aucun homme n'aura jamais la puissance d'un lion, mais seulement il est à l'image d'un lion par sa bravoure ou par son courage, laquelle bravoure n'est pas attestée dans l'éthologie de l'animal, mais c'est encore une fiction imposée par une règle au même titre que dans un jeu d'échec si la pièce « roi » est perdue, on peut, par une règle, mettre un morceau pierre, pour jouer les fonctions du « roi ». Le morceau de pierre n'est pas le roi mais son image.

Nous pouvons prendre également un autre exemple. Soit la substance « fer » qui par sa dureté peut être transformée en un outil, le couteau par exemple. Dès que la substance a pris la forme d'un couteau, cette forme implique l'image des actions qui peuvent être accomplies par son usage. Supposons maintenant qu'un enfant tente de couper avec un couteau de cuisine le pied d'une table en palissandre, il échouera certainement dans son entreprise, mais on ne peut pas arguer de cet échec qu'il n'a pas coupé, même si le bois ne porte aucune trace de son effort.

Cette dernière remarque nous permet de statuer : une énonciation produit un énoncé dont la forme définit la substance qu'elle réalise : un ordre, une réfutation, une approbation, une flatterie, une insulte, un blâme, etc. Rappelons ici deux choses : la première est que la

pragmatique, bien qu'elle commande la syntaxe et la sémantique (BANGE, 1992, p. 9), n'en demeure pas moins être une sémantique du langage mais dans une perspective différente de la dénotation ; car elle s'occupe des actes de langage en termes de sémantique comme nous tentons de le montrer avec la liste de substance ci-dessus.

La deuxième chose est que dans cette liste, nous obéissons tout simplement, peut-être de manière encore intuitive à l'impératif épistémologique qui veut qu'une science doit être exhaustive et ne jamais connaître des exceptions. Nous reviendrons sur ce point. Pour l'instant, caractérisons l'acte de langage à partir de la définition de DUCROT.

Si l'acte de langage est une image de son énonciation, c'est parce que justement toute énonciation s'inscrit dans une logique narrative dans laquelle le même projette l'image de son contraire. De ce point de vue, un ordre est la substance d'une énonciation dont la forme est la logique narrative selon laquelle le locuteur souhaite que son interlocuteur passe de l'endroit où il est et venir vers lui, si l'énoncé est « viens ici ». C'est exactement ce que nous apprend ÉCO dans sa démonstration de la narrativité généralisée :

Face à l'ordre "Viens ici", on peut élargir la structure discursive en une macroproposition narrative du type "il y a quelqu'un qui exprime de façon impérative le désir que le destinataire, envers qui il manifeste une attitude de familiarité, se déplace de la position où il est et s'approche de la position où est le sujet d'énonciation". C'est, si on le veut, une histoire, fût-elle peu importante. (ECO, 1985, p. 185)

Nous verrons que ce n'est pas ainsi que DUCROT définit l'ordre. Il y a ordre si le destinataire y obtempère d'une manière ou d'une autre :

Dire que c'est un ordre, c'est dire par exemple que son énonciation a le pouvoir exorbitant d'obliger quelqu'un à agir de telle ou de telle façon ; dire que c'est une question, c'est dire que son énonciation est donnée comme capable par elle-même d'obliger quelqu'un à parler, et à choisir pour ce faire un des types de parole catalogués comme réponses. (DUCROT, 1981, p. 30)

C'est dans le monde sensible qu'il y a de telle obligation mais dans le monde de l'intelligible, c'est une logique narrative impliquée par toute énonciation qui fait l'ordre. Par ailleurs, l'ordre est le fait du sujet de l'énonciation, mais le destinataire de l'ordre n'en est que l'exécuteur, au même titre que l'exécuteur testamentaire n'est pas celui qui crée le testament.

Il nous reste maintenant à montrer que la généralisation de la performativité à tous les énoncés ne peut pas souffrir de lacunes. Évidemment avec les seules armes des verbes performatifs, ces lacunes sont inévitables comme le souligne le passage suivant :

(...) il y a des phrases dont l'énonciation dans un certain contexte revient à accomplir l'acte d'*insinuer* quelque chose, ou d'*insulter* quelqu'un, mais la nature de ces actes qu'accomplit leur énonciation ne peut pas être rendue explicite, à l'intérieur de ces énoncés, par un verbe performatif ; les énoncés d'insulte ou d'insinuation ne peuvent être paraphrasés par des énoncés explicitement performatifs, parce qu'il n'y

a pas de verbes performatifs comme **j'insinue* ou **j'insulte*. (RECANATI, 1979, p. 131)

Il nous semble que cette absence de préfixe performatif ne peut pas être retenue pour éliminer ces actes de langage concernés, car il suffit de considérer l'insulte comme un souhait négatif pour mettre en évidence qu'il fonctionne exactement comme un souhait. En disant *bonjour* à quelqu'un, nous n'avons nullement la possibilité de transformer la qualité de son jour de néfaste en faste, loin de là, car ce que nous avons accompli en disant *bonjour* est un souhait du type :

1. *Je vous souhaite un bonjour*

Pareillement, pour insulter quelqu'un, il suffit de le traiter d'un nom qui ne lui convient pas du tout, par exemple en lui disant *cochon*. Ce qui revient à dire (2) et au mieux (3) :

2. *Je veux que vous deveniez un cochon*

3. *Je vous considère comme un cochon*

Mais il existe une meilleure solution qui permet d'éviter cet attachement à un verbe performatif. C'est de prendre les insultes dans les rets de la narrativité. Dès lors, l'insulte a pour mission de retirer à l'insulté sa dimension humaine et de lui conférer les traits de l'animal permettant d'accomplir l'insulte. C'est ce que nous garantit avec son style particulier le passage suivant :

La relation dominante est la relation signifiant / signifié (la cause du désir et non pas la validité du jugement), le référent n'étant qu'un tenant lieu (un artefact, un simulacre, un trompe-l'œil) » (BRANDT & PETITOT, 1982, p. 25)

Il en va de même pour la flatterie. Il est impossible de dire :

4. *Je te flatte que ta robe te va bien*

L'impossibilité de (4) n'est pas seulement que le verbe « flatter » ne peut pas jouer le rôle de préfixe performatif, mais surtout parce que la flatterie doit nécessairement rester implicite, sinon elle tombe en poussière. En conséquence, vouloir absolument déduire les actes de langage des verbes performatifs contrevient au principe d'exhaustivité requise en épistémologie.

Cependant, dire à une femme que sa robe lui va bien relève du « principe de coopération » (GRICE, 1979 [1975]) à partir d'un lieu commun qui nous apprend que la femme soigne particulièrement sa toilette pour paraître belle. Dès lors, il y a comme une sorte de question muette dès qu'une femme apparaît et répondre à cette question dresse le schéma qui fait passer le rapport interlocutif d'agonal vers une dimension irénique par soumission de l'énonciation au principe de coopération.

L'insinuation a le même destin que la flatterie, elle ne peut pas être rendue explicite sous peine de s'effondrer. Pourtant, on peut la caractériser comme acte de langage. La logique narrative qui permet de caractériser l'insinuation est dans le rapport qui noue et sépare en même temps le dit et le sous-entendu, ou bien le dicible et l'inavouable. Ce qui veut dire très exactement que dans la signification horizontale, le dit est un indice qui renvoie au non-dit dans la temporalité close de la narrativité.

Toliara, 09 décembre 2017

Références

- ARISTOTE. (1985). *Poétique*. Paris: Les Belles Lettres.
- BANGE, P. (1992). *Analyse conversationnelle et Théorie de l'action*. Paris: Les éditions Didier.
- BRANDT, P. A., & PETITOT, J. (1982). "Quelques remarques sur la véridiction" *Hommage aux Jefalumpes*. Paris: Institut National de la langue française.
- DANESI, M. P. (1996). Sémiotique et Sciences cognitives. *Applied semiotics/ Sémiotique appliquée*, 1:1, pp. 29-38.
- DI CESARE, D. (1986). "Langage, oubli, vérité dans la philosophie de Nietzsche. *Histoire Epistémologie Langage*, Tome 8, Fascicule 1, pp. 91-106.
- DUCROT, O. (1981). Analyses pragmatiques. *Les actes de discours, Communications 32.*, pp. 11-60.
- ECO, U. (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes littéraires*. Paris: Grasset.
- GRICE, H. P. (1979 [1975]). Logique et Conversation. Dans *Communications*, 30 (pp. 57-72). Paris: Seuil.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la véridiction*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, F. d. (1982[1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose, Choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*. Paris: Seuil.
- WITTGENSTEIN, L. J. (1993 [1922]). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.